

**Bouvy Enkobo**

***Tala nga 1 et Tala nga 2, 2023***

Acrylique et collage sur toile sur châssis

150 × 140 cm ; 59 × 55 1/8 in

Depuis le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, la tradition du portrait en peinture a oscillé entre la glorification du sujet, son introspection et la critique sociale. Des portraits de cour de la Renaissance aux vanités baroques, en passant par les expérimentations modernes, ce genre s'est imposé comme un espace de réflexion sur l'identité, le pouvoir et la représentation. Les œuvres de Bouvy Enkobo (né en 1981, République démocratique du Congo) s'inscrivent dans cette lignée, tout en dialoguant avec des thématiques contemporaines essentielles. Dans la série « Tala nga » (Regarde-moi), composée de portraits, l'artiste revisite les codes classiques du genre à travers une approche plastique mêlant figuration et collage. À l'instar des portraits en miroir de la Renaissance ou des vanités du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, ses compositions interrogent la perception de soi et la construction de l'image face à une société dans laquelle les aprioris liés aux normes coloniales et postcoloniales sur la représentation des corps noirs sont encore persistants.

En 2019, l'exposition « Le Modèle noir », présentée au musée d'Orsay, a exploré la représentation des figures noires dans l'art, du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle à nos jours. Elle a mis en lumière le rôle souvent marginalisé de ces modèles et les stéréotypes véhiculés par la peinture occidentale. En mettant à l'honneur ces figures, elle a ouvert un dialogue sur l'identité et la visibilité des corps noirs dans l'histoire de l'art ayant entraîné un renouveau pictural qui s'inscrit dans une mouvance plus large de valorisation des cultures africaines. Qualifiée de *Global Black Renaissance* ou de *Renaissance africaine en Art*, ce mouvement en vogue depuis plus d'une dizaine d'années dans les pays anglo-saxon s'inscrit dans la continuité d'une tendance née aux Etats Unis entre les deux guerres et connue sous le nom d'*Ecole de Harlem*.

Ainsi, les portraits de Bouvy Enkobo à l'instar de ceux d'un Romare Bearden (1911-1988) participent à imprégner durablement les récits africains et afrodescendants dans l'histoire de l'art.

*Tala nga 1* représente une femme devant se regardant dans une glace. Le portrait au miroir est un motif ancien qui interroge la représentation et la perception de soi. Il est (supprimer, voir ci-dessus ? ...ancien, utilisé... ? je ne comprends pas) utilisé dès la Renaissance, notamment chez des artistes comme Jan van Eyck (Masseik, 1390 – Bruges, 1441,) dans sa toile *Les Époux Arnolfini* (1434), et Girolamo Francesco Maria Mazzola dit Parmigianino (le Parmesan) [Parme, 1503 – Casalmaggiore, 1540] dans *L'Autoportrait au miroir convexe* (1524), pour explorer la question du regard du peintre et de la subjectivité. Dans ces œuvres, le miroir est un outil permettant de montrer à la fois l'artiste et son environnement, ou de s'interroger sur la fidélité de l'image reproduite. Au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, symbolisant la représentation mimétique de la peinture, il devient un élément central dans les vanités, rappelant la fugacité de la vie et l'illusion des apparences. Diego Velázquez (Séville, 1599 – Madrid, 1660), dans *Les Ménines* (1656), joue magistralement avec ce motif en intégrant le spectateur dans la composition à travers le reflet ambigu du roi Philippe IV et de la reine Marie-Anne d'Autriche brouillant les pistes du sujet qu'il est en train de peindre.

Bouvy Enkobo reprend donc une composition classique de la peinture en plaçant le modèle féminin face à son miroir dans une citation littérale du thème de la Vanité. La femme portraiturée observe attentivement son reflet tandis que le spectateur assiste au décalage entre ce dernier et la réalité. Le contraste est rendu explicite par la présence d'une publicité pour un produit éclaircissant « Lemon clear traitement de la peau ». L'association entre la contemporanéité de l'affiche et la composition traditionnelle caractérise le mode de dénonciation qui s'opère dans la peinture de Bouvy Enkobo. Il met en évidence la dualité entre l'image perçue et l'image projetée, en soulignant la fracture entre l'identité réelle et l'identité façonnée par la société. Ainsi, ses portraits rejoignent cette tradition historique tout en y apportant une dimension contemporaine, en lien avec les débats sur la représentation des corps.

Dans *Tala nga 2* (2023), Bouvy Enkobo n'hésite pas à se mettre en scène à travers un double autoportrait : vu de profil, Bouvy à la peau sombre, mais son double nous regarde l'air pensif et pâle. Il émerge d'un fond saturé d'affiches publicitaires, de logos et de slogans sur lesquels on retrouve des promotions pour des produits éclaircissants. L'artiste dénonce les questions identitaires et les non-dits liés à la pigmentation de la peau. Son propos fait directement référence à l'époque coloniale durant laquelle la couleur était un facteur déterminant pour l'accès aux privilèges : les Blancs étaient au sommet de la pyramide sociale, suivis des mulâtres qui jouissaient parfois de certains droits, comme la possibilité d'être affranchis et d'accéder à certaines professions. Les Noirs, en revanche, étaient généralement réduits en esclavage et considérés comme inférieurs. Ainsi, dans de nombreuses régions du monde, une dizaine de termes différents existent encore pour identifier une personne selon la « noirceur » de sa peau et la couleur continue d'influencer les représentations sociales en Afrique, aux Antilles et aux Amériques entraînant de fait un marché florissant pour les cosmétiques éclaircissants à travers le monde.

En 2023, le colloque « Enduring Blackness: A Decade of Black Portraiture », tenu au Musée du quai Branly – Jacques Chirac, a marqué une étape importante en France dans l'exploration des représentations du corps noir en art. Cet événement a rassemblé artistes, intellectuels et commissaires d'exposition pour débattre des enjeux de la figuration noire, de l'affirmation identitaire et des dynamiques migratoires influençant ces représentations. Depuis une dizaine d'années, des artistes comme, Lynette Yiadom-Boakye (UK), Kudzanai-Violet Hwami (Zimbabwe), Njideka Akunyili Crosby (UK), Kehinde Wiley (USA) ou plus récemment Amoako Boafo (Ghana) réinventent le portrait noir en explorant des questions d'héritage culturel, d'appartenance et de visibilité. Ce mouvement pictural, parfois qualifié de *Black Figuration* ou de *Neo-Black Figuration*, dépasse la simple représentation pour devenir un espace de réflexion critique sur la place des identités africaines et afrodescendantes dans le monde contemporain. Dans l'espace francophone, les artistes Omar Ba (Sénégal), Elladj Lincy Deloumeaux (Guadeloupe), Raphaël Barontini (France), Dalila Daleas Bouzar ou encore les photographes Omar Victor Diop (Sénégal), Joana Choumali (Côte d'Ivoire) et Mous Lambarat (Maroc) participent activement à cette tendance en explorant la figuration, la mémoire et l'héritage africain à travers leurs œuvres.

Dans ce contexte, la reconnaissance institutionnelle et curatoriale joue un rôle crucial. Des musées tels que le MoMA, la Tate Modern ou le Studio Museum in Harlem ont largement contribué à l'essor de cette nouvelle génération d'artistes africains et afrodescendants. Jusqu'à présent, ces initiatives restent majoritairement anglophones, portées par des commissaires influents comme Thelma Golden, Okwui Enwezor, Simon Njami, Ngoné Fall, Bonaventure Soh Bejeng Ndikung ou encore Koyo Kouoh. Ceux-ci ont contribué à structurer un discours critique sur l'art contemporain africain et développé des approches curatoriales décoloniales qui s'inscrivent pleinement dans cette réflexion sur la représentation des identités noires et la revalorisation des récits africains dans l'histoire de l'art mondial.